

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 13 SEPTEMBRE 1884.

No. 38

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Le Sommeil de la Jeune Fille.

Parmi les franges d'or, sur l'oreiller soyeux,
La jeune fille, au soir, pose un front moins joyeux,
Endort une âme moins charmée
Que dans l'humble hamac cher à son cœur aimant,
Où la fraîcheur des bois caresse doucement
Son lit de mousse et de ramée.

La jeune fille heureuse en ce riant séjour,
Se couche dans les bols, ferme son oeil au jour,
Et puis se relève et s'élançe,
Et quand parmi les fleurs ses doigts se sont joués,
Laisse flotter aux vents ses cheveux dénoués,
Dénoués avec nonchalance.

La jeune fille encore aime à se rendormir
Dans la chaumière, à l'heure où se prend à gémir
Le peuplier sous sa fenêtre :
Elle aime la nuit sombre, et sur les vitraux blancs,
Les rayons de l'aurore incertains et tremblans,
Quand l'aurore commence à naître.

Son regard, plus serein qu'une étoile des cieux,
Se ferme avec douceur : sur son bras gracieux
Sa tête en murmurant s'incline ;
Elle dort, son beau cou mollement replié,
Comme le passereau qui repose oublié
Sur le gazon de la colline.

Et jusqu'au frais matin prolongeant sa langueur,
Le plus doux des sommeils environne son cœur
D'espérance et de rêveries :
Elle parle, et sa voix n'est qu'un suave accord :
Heureuse si l'amour n'arrache pas encor
Un nom de ses lèvres fleuries !

Et près du lit modeste embaumé de jasmin
Où brille seulement l'ivoire de sa main,
Le silence accourt et se pose :
Il berce sa jeune âme exempte de soucis
Jusqu'à l'heure où l'aurore ébleure ses longs cils
Et son beau cou devenu rose.

L'aube fait place au jour : sa flamme rejaillit
De la blanche fenêtre aux rideaux de son lit,
Et rend sa beauté plus touchante.
Elle s'éveille enfin : ouvrant ses yeux d'azur,
Elle s'éveille et part aux lieux d'un ciel pur,
Au bruit du rossignol qui chante.

Elle part : quel bonheur de courir, de voler
Sous la verdure sombre, et de voir onduler
Chaque arbrisseau, chaque ramée,
Quand le jour s'agrandit à l'horizon lointain,
Et que l'herbe étincelle aux flammes du matin
Dans la prairie accoutumée !

Elle part : c'est alors surtout qu'il faut la voir
Mouiller un pied d'albâtre au courant du lavoir
Dans l'allée humide et brillante,
Et, le front tout couvert des larmes de la nuit,
Secouer sur la fenille où chaque perle luit
Sa chevelure ruisselante.

Et puis du sein des eaux retirant ses pieds nus,
Elle cherche, à travers des sentiers inconnus,
Un route à demi frayée :
Mais un bruit faible approche ; elle court, elle fuit,
Semblable dans son vol au ramier qu'on poursuit,
A la tourterelle effrayée.

C'est qu'un rien l'épouvante, une ombre, un bruit de
C'est que la jeune fille est comme le bonheur ; fleur ;
Tous deux charmant, tous deux consolent.
Tous deux ont un parfum dont la grâce séduit :
On veut le respirer, mais au plus léger bruit
Jeune fille et bonheur s'envolent.

CHRONIQUE.

Nous sommes heureux de voir que nos librairies s'enrichissent chaque année de livres de valeur qui font honneur au pays et à leurs auteurs. Le progrès qui se fait dans les lettres ne reste pas en arrière du progrès matériel.

Les capitaux développent les ressources du pays et les livres ornent l'intelligence de connaissances appropriées à nos besoins, à nos mœurs et à nos tendances. Le progrès intellectuel doit marcher de pair avec le progrès matériel. Si notre commerce a progressé rapidement, notre littérature n'a pas marché avec moins d'éclat dans la voie du progrès où l'intelligence vient la saluer avec un orgueil bien légitime.

Les amateurs se délecteront de nouveaux ouvrages dont on vient de nous doter. M. S. E. Dawson a publié la semaine dernière un livre d'un grand intérêt spécialement destiné aux savants d'Angleterre qui étaient de passage à Montréal. Ils trouveront dans cet ouvrage des renseignements précis et exacts sur le Canada, notre éducation, nos ressources minières, industrielles et forestières. Il contient des statistiques et des données historiques qui feront connaître avantageusement le Canada à l'étranger et qui seront aussi d'une grande utilité à tout le monde.

M. Dawson est un écrivain sympathique aux Canadiens-français, mais qui se laisse guider plutôt par le mérite historique et la justesse des faits que par le désir de flatter. L'auteur rappelle avec admiration le rôle que la race canadienne-française a joué au Canada dans le passé, la belle position qu'elle occupe dans le présent et les hautes destinées qui l'attendent dans l'avenir.

Il apprécie la littérature canadienne d'après sa valeur et le mérite de nos écrivains. Il dit que les Canadiens-français se sont distingués comme historiens, comme poètes ou romanciers, dans des ouvrages qui ont été fort admirés en France.

Parlant de nos croyances, il dit que la religion a été la base de l'établissement du pays. Il met en contraste le fanatisme des puritains de la Nouvelle-Angleterre qui égorgaient ceux qui différaient de religion avec eux, tandis que nos missionnaires versaient leur propre sang pour la religion et la foi.

Il rappelle les luttes glorieuses que nos ancêtres ont soutenues contre les ennemis bien plus nombreux qu'eux. Il fait en peu de mots l'histoire de la fondation de Montréal et de Québec et donne un état exact de notre état civil, religieux et social.

Ce livre donne tous les renseignements désirables sur le Canada et les différentes races qui l'habitent. Il contient aussi des cartes géographiques du Dominion et des cartes des chemins de fer qui sont d'une grande valeur. Cet ouvrage révèle

beaucoup de connaissances et un esprit de justice qui font honneur à son auteur, M. S. E. Dawson.

* *

MM. Cadieux & Derome viennent de rééditer le dernier ouvrage de l'honorable juge Routhier, *A Travers l'Europe*. La publication de ce livre a eu un si grand succès que la première édition est déjà épuisée. La seconde ne tardera pas de l'être.

M. Routhier nous fait voyager à travers l'Europe de la manière la plus aimable possible. Son style facile, brillant, poétique et entraînant nous berce d'une douce illusion, comme si nous avions fait la traversée, sans toutefois ressentir les atteintes du mal de mer.

Nous voyageons avec lui de ville, de monument en monument, sans aucune fatigue. Il nous dépeint les magnifiques panoramas qui se déroulent à nos yeux, avec tant de précision et de naturel qu'on croirait avoir le tableau d'un grand artiste devant nous.

Tout en conservant la plus stricte vérité historique, il a su donner à son livre, avec un art admirable, une forme exquise et une variété de situation tout à fait attrayante. La lecture de ce livre nous amuse autant qu'elle nous instruit. L'homme sérieux y trouvera une foule de renseignements, de détails et de descriptions qui l'intéresseront au plus haut degré.

La jeune fille qui d'ordinaire aime les châteaux en Espagne en rencontrera de réels aussi charmants que ceux qu'elle rêve. Elle lira cet ouvrage avec autant d'intérêt, mais avec bien plus de fruit, que le roman le plus attrayant.

C'est un livre que tout Canadien doit avoir chez lui, n'eût-il qu'un seul livre dans sa maison.

* *

L'autre jour, nous avons salué un nouvel et jeune auteur qui a fait son apparition dans le monde des lettres avec beaucoup de distinction, M. Georges Lemay, de Québec. Son style respire à la fois la fraîcheur de la jeunesse, la vigueur de l'homme mur et le coup d'oeil juste du penseur.

Ses *Petites Fantaisies Littéraires* auront certainement du succès. Il n'y a pas un jeune homme ni une jeune fille qui ne voudra pas se les procurer. M. Lemay a écrit particulièrement pour la jeunesse qui ne manquera pas de le lire. "Pendant le voyage de la vie, dit-il, l'amour sauvera la jeunesse des désespoirs cuisants, des aventures brûlantes, des déceptions de toutes sortes, mais à condition qu'il s'y épanouisse chaste et pur sous le regard de celui qui a dit : "Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, car Dieu est l'Amour."

Nous publions aujourd'hui une charmante nouvelle : *Un Drame dans le Monde*, tiré du livre de M. Lemay.

Un Concert sur l'Eau.

Le club de raquettes, les *Trappeurs*, a prouvé une fois de plus qu'il savait faire les choses. Les membres de ce club ont organisé, pour lundi soir, une excursion, qui a été couronnée d'un beau succès.

Le vapeur *Canada*, chargé de joyeux touristes, laissait son quai à huit heures, tout ruisselant de lumières aux couleurs variées à l'infini, au milieu des bombes et des obus qui éclataient dans l'air, comme si on eut voulu bombarder le ciel. Mais au lieu d'un navire de guerre lançant des traits mortels, on admirait un splendide palais flottant d'une apparence féérique.

A l'intérieur, au lieu de voir une foule menaçante, c'était de gais compagnons qui avaient le sourire sur les lèvres et la joie dans le cœur. Le vapeur doucement bercé par les ondes du Saint-Laurent, le touriste sensiblement entraîné par des flots d'harmonie et charmé par le chant caractéristique du trappeur, tout contribuait à rendre enchanteur ce voyage unique en son genre.

Il y eut à bord du bateau un magnifique concert : musique délicieuse et entraînante, chants des plus distingués. "L'Harmonie de Montréal," comme toujours, s'est signalée. Les doux accords de la musique se mêlaient avec une touchante mélodie aux entretiens plus touchants encore de couples amis qu'on apercevait dispersés çà et là.

Le comité d'organisation, le président et le secrétaire du club, ont fait preuve de beaucoup de tact, d'habileté et d'esprit d'initiative dans les préparatifs de cette charmante excursion. Le club, les *Trappeurs*, est formé de gens d'élite recrutés en grande partie dans le commerce et l'industrie. Ils sont nombreux et vaillants et parfaitement dignes du beau nom qu'ils portent.

La Ronce et la Violette.

Une ronce s'étalait au pied d'un vieux mur, étouffant de ses tiges aux dures étreintes toutes les petites fleurs qui auraient voulu partager avec elle ce coin de terre.

A ses côtés, une violette venait de s'entr'ouvrir et saluait sa venue dans la vie en répandant son parfum d'une esquisse douceur.

Mais la ronce jalouse s'avança pour ensevelir la fleur naissante et lui ôter le rayon de soleil qui réchauffait sa délicate corolle.

"Plante chétive et rampante, disait l'envieuse, tu ne comptes que quelques heures, et déjà tu veux tout remplir ici. Cette terre m'appartient par droit de puissance et d'ancienneté. J'ai vu naître plusieurs de tes sœurs ; comme toi elles ont encouru ma disgrâce et je les ai chatiées aussitôt. Je veux régner seule ; qu'es-tu donc pour t'opposer à moi ? Les hommes me craignent et n'osent m'approcher, ils ne te défendront pas, audacieuse !..."

Elle continuait à parler, mais Zéphyre, qui l'écoutait en caressant la timide violette, apporta le suave parfum de la petite fleur jusqu'à deux jeunes filles qui devisaient gaiement non loin de là.

"Quelle délicieuse odeur ! s'écria l'une d'elles. Cherchons bien vite la fleurette embaumée qui se cache dans la mousse... Ah ! quel heureux hasard, ma chère ! Voyez donc cette affreuse ronce qui envahit tout ce terrain. Aidez-moi à l'arracher, par pitié pour la violette."

La ronce s'était trop vantée d'inspirer l'effroi. En quelques minutes, elle fut étendue sur le chemin pour s'y dessécher, inerte et impuissante.

Le lendemain, la violette n'était plus seule : de fraîches fleurs aussi belles qu'elle l'entouraient et répandaient tout à l'entour leurs exquis senteurs.

Le vrai mérite finit toujours par l'emporter sur la jalousie mesquine et la sotte fierté ?

UNE CAMPAGNARDE.

St-Hyacinthe, 5 Septembre 1884.

ÇA ET LÀ.

M. J. B. Caouette, employé civil, à Québec, doit épouser prochainement la fille de l'un des principaux entrepreneurs de Québec.

Une des cantatrices les plus en renom de Montréal doit s'unir, tout prochainement, par les liens du mariage, à un riche anglais.

La future épouse a fait connaissance de son fiancé à la Malbaie, où elle a passé une partie de la saison d'été.

En Finlande, vient de s'implanter dans quelques villages une secte origine, dont le dogme fondamental est l'autorité souveraine de la femme dans la famille. Les disciples de cette secte, qu'ils contractent un véritable mariage ou vivent avec une femme sans union légitime, prêtent serment de se soumettre entièrement à la femme et de se confesser à elle une fois par semaine. De leur côté, les femmes choisissent l'une d'entre elles pour souveraine, avec l'obligation de veiller à ce que les hommes soient fidèles à leur serment, et de les punir s'ils les transgressent.

Un événement à sensation a eu lieu à la basse-ville, ces jours derniers. Un homme pointait avec un revolver chargé sa tendre moitié et l'obligeait de laisser le toit conjugal ou de se résigner à la mort. Son frère étant intervenu, enleva le revolver qu'il remit à la police. Ce mari mal-intentionné est parti pour l'île d'Orléans et aucune plainte officielle n'a été faite contre lui.

Le frère du souverain d'un pays voisin est sourd comme un pot.

Dernièrement, il se trouvait à la cour de..., en compagnie de sa femme.

Au dîner de gala, donné en son honneur, le prince était placé à côté de la souveraine du pays.

On sert le potage. A ce moment la souveraine se penche vers l'altesse et lui dit doucement :

— Monseigneur, la princesse votre épouse, est véritablement charmante.

— C'est vrai, répond à haute voix le prince, mais elle est un peu chaude.

Le malheureux croyait qu'on parlait de la soupe.

Les hons. MM. Chapleau et Church ont rapporté des documents très importants sur la question chinoise, dans la Colombie-Britannique. Ils ont recueilli une foule de témoignages très importants.

Un jeune avocat faisait son début. Au moment le plus chaleureux de son plaidoyer, un aliboron se mit à braire de la plus terrible façon.

Jamais le palais de justice n'avait retenti d'accents aussi formidables. On n'entendait plus la voix de l'avocat. Un de ses confrères l'engagea à cesser sa plaidoierie jusqu'après la fin de ce concert malencontreux, ce qu'il fit de très bonne grâce. Quand l'âne eut terminé ses vocalises, l'avocat reprit ainsi le fil de son discours :

— J'en demande pardon au tribunal, mais si j'ai interrompu mon plaidoyer, c'est par déférence pour mon estimable confrère.

Inutile de dire de l'hilarité qui accueillit ces paroles.

Un garçon brasseur et épicier, à Puteaux, était atteint depuis quelque temps d'une fluxion de poitrine. L'autre jour, il fut pris d'un accès de dé-

lire et pria sa femme de venir se reposer à côté de lui. Pour contenter le malade, sa femme fit ce qu'il demanda.

A peine était-elle auprès de lui qu'il la saisissait par les cheveux, et tirant un revolver qu'il avait caché sous son oreiller, il fit feu sur la pauvre femme. Heureusement, sa femme évita la balle, et, gagnant l'escalier, elle réussit à s'échapper, tout en criant au secours. Elle était arrivée dans la cour et s'arrêtait, haletante encore, lorsque le corps de son mari tomba à ses pieds.

Il venait de se précipiter par la fenêtre de leur logement situé au premier étage. La mort avait été instantanée : il avait la tête fracassée.

Dans la main crispée du mort, on trouva encore le revolver chargé de quatre cartouches.

L'art de se faire des rentes avec le toutou de sa femme :

Monsieur, sans le sou, a épousé une femme excessivement riche qui lui fait expier sa cupidité en le tenant de très court du côté de l'argent ; elle lui sert chaque mois une maigre pension absolument insuffisante pour ses dépenses personnelles. Mais le besoin rend inventif.

Madame possède un horrible toutou, pour lequel elle donnerait cent fois son mari et sa fortune avec. C'est sur cette passion effrénée que monsieur a bâti une ingénieuse combinaison.

Toutes les fois qu'il a besoin d'argent, il profite d'une absence de madame pour livrer le toutou à un industriel avec lequel il s'est entendu. Il en est quitte pour laisser la porte sur le palier ouverte, et le chien est censé avoir profité d'une étourderie de quelque domestique pour gagner l'escalier. Madame couvre ses parquets de laines et les murs de la ville d'affiches promettant des deux et trois cents francs de récompense à l'heureux mortel qui retrouvera l'animal adoré.

Le lendemain, l'industriel ramène le chien, empoche la prime et la partage avec monsieur, suivant leurs conventions. Et tout le monde est content.

PENSEES.

La nature donne le génie ; la société l'esprit ; les études le goût.

Le mélange du goût acquis et du goût naturel est la perfection de tous deux.

Il y a un grand éloge à faire du bon goût : c'est qu'il réprovoque toujours ce qui est contre la raison.

La dignité de la femme est d'être ignorée, sa gloire est dans l'estime de son mari, ses plaisirs dans le bonheur de sa famille.

Le voile qui enveloppe l'avenir n'est pas un des moindres bienfaits de la Providence.

Il est du bonheur comme des montres : les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins.

Bien des hommes déposent sur le seuil de leur demeure l'amabilité séduisante dont ils se parent dans le monde.

Je ne connais qu'un moyen de se faire aimer de ses semblables, mais le moyen est infailible : il consiste à les aimer véritablement.

Aimer ! ce mot sublime, et souvent si mal compris, renferme un sens mystérieux qui répond à tout ce qu'il y a de plus excellent dans notre nature.

Quand j'ai rendu service à mon ami, ou pris avec zèle ses intérêts, il ne me semble pas qu'on doive m'en louer ; je me crois seulement exempt de tout reproche.

Les Drames de la Jalousie.

Qu'est-ce que l'amour ? C'est une affection à laquelle les plus grands médecins ne connaissent pas grand'chose, et qui passe de l'état aigu à l'état chronique, comme les simples maladies d'estomac, sans qu'il soit possible de lui trouver un véritable préservatif.

Romanciers, poètes, philosophes et savants y ont tour à tour perdu leur latin, et c'est toujours par les vieux remèdes de bonnes femmes que l'on triomphe de cette épidémie, dont quelques cas, il est vrai, sont foudroyants, mais qui, en général, laisse très bien vivre ceux qu'elle frappe.

C'est que l'amour, en dépit de ses ailes, qui lui permettent de butiner comme un simple papillon, fait partie de l'humanité elle-même, dont il est fils, et marche au même but.

Qui dit amour dit femme, et qui dit femme résume le monde en un être adorable et adoré.

Il est donc l'essence de la vie, la flamme brillante qui illumine tout, le prisme radieux qui fascine ! Mais la jalousie en est-elle le corollaire obligé ?

Non, mille fois non ; elle ne peut prétendre qu'au rôle de microbe, s'attaquant au cœur pour le ronger le détruire.

L'amour, c'est l'âme traversant l'éternité appuyée sur une autre âme, planant de haut et ne donnant des coups d'ailes que dans le bleu. La jalousie, c'est le fléau des marais, né des miasmes délétères, ne se croyant très fort que parce que la foi lui manque, ne bataillant qu'avec des ombres et ressemblant à l'amour, comme M. Paul Bert ressemble à Rome. Le plus triste de tout cela, c'est que la jalousie est un mal très réel, frappant à tort et à travers, comme le choléra, et ne ménageant pas ses victimes. Les êtres les meilleurs sont atteints par le malfaisant microbe, qui les empoisonne et les aveugle.

Il y a quelques jours, un de nos jeunes et sympathiques docteurs fut appelé en toute hâte auprès de l'un de ses clients.

—Que diable peut bien me vouloir ce cher Paul ? se dit le médecin en question. Quelques minutes après, son ami tombait dans ses bras, fermait hermétiquement toutes les portes, ainsi qu'on fait dans les bons mélodrames de l'ancien répertoire, l'entraînait dans un cabinet de travail isolé, et murmurait d'un ton navré, en se laissant tomber la tête dans les deux mains, sur une magnifique ottomane :

—Tout est fini !

—Quoi ? reprit le docteur d'un air ébahi.

—Eh bien ! répondit Paul en éclatant en sanglots, le rêve, ou plutôt le drame !

—Pardon, cher ami, mais de quel rêve, de quel drame parlez-vous ?

Le docteur était de si bonne foi, son œil était si clair, sa voix si calme, sa physionomie si tranquille que Paul comprit bien qu'il fallait qu'il s'exprimât mieux, s'il voulait être deviné, et qu'il reprit péniblement, au bout d'un instant d'effort et de silence :

—C'est juste, docteur, vous ne savez rien, et à vous autres, médecins, il faut tout vous dire. Vous êtes les modernes confesseurs.

—Je suis, du moins, votre docteur et votre ami, et j'espère qu'à nous deux nous pourrions quelque chose pour vous. Racontez-moi ce dont il s'agit et prenez tout votre temps, vu que je suis libre comme l'air, ce matin, et qu'une promenade dans le pays des songes avec un *cicerone* de votre espèce ne pourra que me consoler des réalités contre lesquelles je me heurte trop souvent.

—C'est que c'est toute une histoire, presque un roman de mes amours.

—Je vais allumer un cigare, et je vous écoute religieusement. Commencez.

Paul commença donc avec des larmes dans la voix, et en prenant sur son bureau une liasse de lettres charmantes et embaumées, qu'il arrangea devant lui d'une main tremblante.

Il ouvrit la première de ses lettres et la lut tout d'une haleine avec une ferveur et un attendrissement qui venaient du cœur et montaient à l'âme en passant par les lèvres.

C'était une épître amoureuse, l'épître adorable d'une femme adorée, qui écrit à son mari, après vingt-quatre heures de séparation, pour lui dire que le temps lui semble bien long, qu'elle se croit déjà veuve depuis une éternité, qu'elle voudrait bien se reposer sur son épaule au lieu de laisser simplement le vent de la forêt laisser les blondes tresses de sa chevelure. A cette missive en succédèrent bien d'autres, toutes aussi jeunes, aussi naïves, aussi tendres.

—Eh bien ? demanda le docteur, charmé, quand le paquet fut achevé, vous devez vous estimer bien fortuné ; car, être aimé ainsi, c'est le ciel sur la terre.

—Aussi n'avais-je plus rien à désirer.

Vous connaissez mon mariage, vous savez qu'il a été le dénouement heureux d'un véritable roman d'amour. Ma femme et moi, nous étions Paul et Virginie, retrouvés et bénis devant les hommes, après l'avoir été par Dieu lui-même.

Bref, notre existence formait un enchantement perpétuel et pouvait passer pour le merveilleux *songe d'une nuit d'été*..... le réveil devait, hélas ! arriver.

C'est ici qu'apparait le drame humain, terrible, incroyable, et vrai pourtant.

Ecoutez plutôt..... Mais je dois vous dire auparavant que j'étais jaloux et que tous les serpents de cette passion maudite m'avaient mordu au cœur.

—Ça qui signifie, mon cher, que vous n'aviez plus votre raison.

—Étant jaloux, je partis subitement et tombai comme la foudre en plein théâtre, là bas.....

—Où ça !

—Dans la place d'eau, où vous l'aviez envoyée faire une cure pour ses nerfs malades.

Elle m'aperçut naturellement, devint pâle comme une morte, détourna brusquement la tête, quand je passai devant elle, et m'écrivit, le soir, la lettre que j'ai encore à vous lire.....

Là-dessus, Paul commença la lecture de cette dernière lettre, qui constituait pour lui le drame, et que le docteur écouta avec ce sourire sceptique qui lui était habituel, quand on le faisait appeler pour une congestion cérébrale et qu'il se trouvait en présence d'un simple coryza.

—Après ? demanda-t-il en rallumant un nouveau cigare.

—C'est tout, répondit Paul, et n'est-ce point assez ?

Elle me dit qu'elle ne m'aime plus, qu'elle en aime un autre, qu'elle va demander une séparation, et que je ne la reverrai jamais ! Ah ! c'est affreux !

—Parce que vous avez eu un accès de folie et que votre femme et vous n'êtes que de grands enfants, auxquels il en manque d'autres, peut-être, pour vous mieux équilibrer, et que vous réparerez plus tard le temps perdu. Relisez plus froidement cette dernière lettre, qui vous a tant désespéré, cherchez-en le vrai sens entre les lignes, et vous verrez que cette femme charmante, qui vous écrit qu'elle ne vous aime plus, qu'elle en aime même un autre, vous crie tout le temps, au contraire : "C'est toi seul que j'aime, bien que tu sois un vilain jaloux ; oui, je t'aime, parce que je t'aime, et sans avoir d'autres raisons à t'en donner, mais tu méritais une leçon et tu l'as eue !"

La leçon, ce fut la lettre ; puis ce fut un veuvage, qui dura huit jours.

Un soir que Paul, plus désolé que jamais, et bien repentant de ces accès de jalousie criminelle et folle,

rentrais chez lui, écrasé par sa douleur, et se laissait tomber incerte dans son fauteuil, deux doigts frais et roses se posèrent sur ses yeux, deux bras charmants lui firent une chaîne vivante autour du cou, et une voix émue et caressante murmura doucement à son oreille :

—Méchant soupçonneux, aurais-tu donc pu vivre sans moi, que tu me croyais capable de vivre sans toi ? Non, l'amour est une force à laquelle il faut l'union et la durée. Quant à la jalousie, le docteur dit que c'est un microbe, et ma foi, je crois qu'il a raison. En tout cas, c'est le moyen de rajeunir cette vieille maladie, puisque les microbes sont à la mode. Je te tiens, je ne te quitte plus, et je répète avec Shakespeare.

Tout est bien qui, finit bien !

FORTUNIO.

CURIEUSE CÉRÉMONIE DU MARIAGE.

La célébration du mariage donne lieu parfois à de curieuses cérémonies dans certains pays :

Je me trouvais en 1880 en Abyssinie, au champ du Tigré, petit royaume situé au nord de l'Éthiopie.

M'étant un jour approché d'une grande cabane ronde au toit pointu, construite en branchages, et ayant remarqué qu'une fumée épaisse sortait par toutes les interstices de cette demeure dont la porte semblait soigneusement fermée, je demandai à mon interprète comment les indigènes pouvaient vivre dans une pareille atmosphère, en admettant qu'il y eût quelqu'un dans la cabane en question.

—N'approchez pas, me dit-il aussitôt avec appréhension, c'est une jeune fille promise qui se purifie, et il n'est permis à personne, pas même au futur, de voir une femme quand elle est soumise à cette cérémonie.

Il m'expliqua alors que quand tous les arrangements relatifs au mariage, à la dot, aux cadeaux, etc., étaient réglés, la jeune fiancée était obligée de rester ainsi enfermée seule pendant huit jours, dans une cabane où elle brûlait constamment des branchages odoriférants séchés et accumulés pour cet usage.

Pendant tout le temps de sa retraite, la jeune recluse ne doit parler à personne ni voir qui que ce soit ; elle doit recevoir ses aliments du dehors sans s'inquiéter nullement de celui-ci ou celle qui les lui apporte ; le fiancé, moins que tout autre, ne peut approcher de la cabane ni chercher à communiquer avec sa future, sous peine de se voir couvert de l'opprobre général et d'attirer, dans l'avenir, sur son ménage, tous les malheurs imaginables.

Une fois le temps de la purification rigoureusement écoulé, les parents, les amis, les voisins et les matrones du lieu envahissent la demeure de la jeune fille, la vêtissent de blanc et la reconduisent en grande pompe, sur un âne, au domicile du futur époux qui l'attend avec anxiété.

Durant le trajet, la malheureuse est quelquefois si faible, que deux femmes sont souvent obligées de la soutenir sous les bras de chaque côté de sa monture.

H.....

L'oncle Bernard à son neveu, du ton le plus paternel :

—Oui, mon enfant, je sais que tu n'es pas un imbécile... et que tu n'es seulement qu'un sot. Mais, prends garde, à force d'être un sot, on devient forcément un imbécile !

Le roman d'une jeune fille riche.

Le lecteur, alléché par ce titre, aurait bien tort de s'imaginer de trouver ici le pendant de la délicieuse inspiration d'Octave Feuillet: "Le roman d'un jeune homme pauvre."

Il ne s'agit que d'une de ces fréquentes équipées de fillettes en vacance, qui se trouve intimement liée aux aventures d'un commis-voyageur.

Ce dernier que nous appèlerons Albert, si vous le voulez bien, était un modèle du genre. Beau parleur, les moustaches en crocs, valseur élégant, il n'avait pas son pareil pour vanter les qualités d'un chiffon de soie ou d'une pièce de calicot qui ne change pas.

Aussi "la vie coulait pour lui comme un ruisseau limpide." Il faisait aller de pair les amours et le commerce. Son grand livre, tenu en partie double, accusait un actif considérable, et il comptait autant de conquêtes et de pratiques qu'il y a de paroisses sur la rive nord et la rive sud, entre Montréal et Halifax.

Jusqu'au jour où commence cette histoire, il n'avait jamais manqué un "ordre" et son cœur était sorti intact de tous les assauts livrés par les belles de village, comme "ce pur marbre de cararre que les eaux du ciel n'entament jamais."

Hélas! le jour était près où ce favorisé qui se croyait invulnérable, où ce commerçant dont les comptes étaient toujours si bien en règle, devait éprouver de cuisant revers.

Un bon matin, il constata un fort déficit dans sa caisse, toujours tenue en partie double.

Les "ordres" n'avaient pas fait défaut, les marchands mordaient toujours à l'hameçon, mais depuis quinze jours Albert n'avait pas fait de conquête. En repassant ses notes, en feuilletant son livre de commandes, il dut s'avouer en rougissant, que depuis deux longues semaines, il s'attardait aux pieds d'une inhumaine qui ne voulait pas de lui. Il s'était offert au plus bas prix coutant, il avait promis un escompte fabuleux, il accordait un crédit indéfini, mais rien n'y faisait.

La belle Métella avait même su résister à l'influence, toujours si considérable, de plusieurs mouchoirs de soie.

Mais aussi elle était adorable la blonde Métella, avec son épaisse chevelure aux fauves reflets. Ses yeux presque noirs—deux diamants piqués d'or—étincelaient sous l'arc élégant de ses bruns sourcils; de toute sa mignonne personne, potelée et blanche, il sortait quelque chose de vivant, de hardi, un rire sonnait comme un bris de cristal, une audace pleine de candeur et de jeune gaieté.

Albert qui s'était juré de réussir, prolongea son séjour, négligea ses pratiques, envoya paître ses échantillons, et employa son temps à organiser des piques-niques et des parties de pêche dont Métella était la reine et l'ornement.

Il faudrait une plume de géant pour raconter tout ce que peut inventer un commis-voyageur qui veut attendrir le cœur d'une jeune fille. Comme la mienne est loin de posséder ces propositions colossales, je dirai seulement que pendant cinq longues semaines il consacra tous les efforts de son fertile génie à trouver quelque choix qui put être agréable à sa dulcinée.

Comme la persévérance est le gage du succès, le bel Albert fut sur le point de triompher. Métella n'aimait pas encore, mais Albert commençait à l'occuper, à l'attirer. Elle se voyait ardemment chérie par ce beau garçon dont toutes les jeunes filles parlaient derrière l'éventail, par ce Don Juan auquel nul ne résistait. Trop jeune pour distinguer l'amour du caprice elle commençait à faiblir sous les flammes que dardaient les yeux du dangereux tentateur.

Un soir, à la dérobee, il prit sa jolie main entre les deux siennes et elle se laissa faire comme une

colombe palpitante prise au piège. Il lui murmura tout ce qu'il savait de choses délicieuses, tout ce qu'il pouvait imaginer de passionné. Il la prit avec toute la puissance de l'homme qui veut avec ses sens et avec son cerveau. Elle se sentit entraînée vers d'autres sphères, elle oublia la vie présente, une langueur molle et indécise lui ferma les yeux et mit un sang plus rouge à ses lèvres.

—Métella, dit-il, demain, à trois heures, il faut que je vous parle, dans le bosquet au bout du jardin.

Elle fit un signe de tête imperceptible, elle consentait.

Le lendemain, à l'heure convenue, évitant ses compagnes, avec toute l'émotion et les timidité d'un premier rendez-vous, elle se dirigeait vers le bosquet lorsqu'un joyeux babil entremêlés de rires moqueurs lui fit tourner la tête et elle aperçut un groupe de connaissances qui l'appelaient. Elle s'approcha et apprit la grande nouvelle du jour.

Les patrons d'Albert ayant su qu'il était depuis cinq semaines dans un village où il y a tout juste deux marchands, trouvèrent le procédé un peu long et lui signifèrent son congé après lui avoir repris ses malles d'échantillons. L'hôtelier qui n'avait rien reçu depuis un mois fit comme les patrons et le bel Albert s'estima heureux d'accepter l'aide de quelques amis pour revenir à Montréal et éviter tous démêlés avec la justice.

Quant à Métella on lui a tellement cassé les oreilles avec ce tragique dénouement de son premier roman, qu'elle est aussi revenue à la ville, mais avec l'opinion bien arrêtée que ces campagnards sont de terribles cancaniers.

Hop.

Une Passion au Collège.

Il me semble la voir encore avec sa taille onduleuse, ses toilettes toujours si pleine de goût, et ce pied élégant dont j'étudiais avec volupté l'étroite empreinte sur le sable de nos cours.

Il me semble la voir encore apparaissant au milieu de nous, indifférente aux autres, mais comme une divinité pour moi; car, si elle venait voir son fils, mon camarade Hector, toujours s'informait de moi, partageait entre nous deux les approvisionnements qu'elle lui apportait, me faisait sortir avec lui, enfin m'associait à tous ses plaisirs, avant compassion de l'isolement où me laissait une famille éloignée.

Aussi quelle brûlante reconnaissance excitaient en moi les soins de la jeune veuve aux contours gracieux! Ce n'était pas de la tendresse comme pour une mère, de l'amitié comme pour une sœur; c'était un sentiment tout autre, vague, inconnu pour moi, terrible pour mon âme qu'il brisait. C'est l'enfer du cœur qu'une passion qui l'agite, le parcourt et le broie, toujours expirante sur les lèvres qui pourraient le soulager. Jugez de mon tourment, à moi qui de l'amour ignorais jusqu'au langage, qui d'un cœur de femme ne connaissais encore que la toilette et le joli pied de mon idole! à moi qui, par-dessus tout cela, n'avais qu'une apparence chétive et cet âge de quinze ans, où l'on ne suppose à l'âme que l'instinct de la nullité, quand elle est souvent déjà le vestibule de toutes les passions!

Je me souviens qu'alors une jalouse rage m'animait contre ces hommes du monde, vétérans de la séduction, qui, habitués à manier la louange, prodiguaient leurs faveurs à la jeune veuve, quand, moi qui aurais voulu tant lui dire, je ne pouvais rien exprimer.

Que de fois dans la fougue de la solitude, où j'allais crier son nom, je formai le projet de lui tout avouer; puis, ne sachant que lui apprendre, au moins lui raconter mes souffrances! Mais, quand je la voyais, quand je rencontrais ses beaux yeux,

aussi bienveillants pour moi que pour Hector, alors le calme du bonheur succédait à l'agitation, et le trouble, la confusion me faisaient oublier le tourment qui bientôt devait recommencer à me déchirer.

Cependant, accablé par tant d'émotions, je finis par succomber au charme d'une illusion douce et je m'endormis en pensant à Clémence. Un voile s'était déchiré devant mes yeux; je voyais en elle comme un nouvel être. Aimante, elle m'abandonnait ses longues tresses de cheveux noirs; enfin, agitée des mêmes tourments que moi, sa main n'échappait plus à la mienne, son regard répondit au mien, son toucher délicieux m'apportait le frémissement du bonheur.—Mais ce n'est point un songe! la voilà bien! C'est elle qui, séduisante de grâce et de beauté, est là, inquiète, penchée sur mon chevet... C'est bien cette voix qui fait vibrer mon cœur.

—Edouard, me dit-elle; mais qu'avez-vous donc mon ami? pourquoi ce délire, pourquoi ces cris où est entremêlé mon nom? Que voulez-vous? Seriez-vous souffrant?

—Quoi! j'ai dit votre nom! Mon sommeil a révélé mon secret! Ah! pardonnez, madame; ou plutôt plaignez les souffrances que vous causez.

Comment? que dites-vous? Mais rappelez donc vos sens, Edouard, calmez cette agitation qui m'effraye.

—Elle ne me quitte jamais.

—Une fièvre ardente vous agite en ce moment.

—C'est toujours ainsi, madame, quand je pense à vous.

—Edouard, Edouard, chassez, vous dis-je, les dernières idées d'un songe agité... pour vous rappeler le respect... Mais qu'entends-je?... Oh! mon Dieu! nous sommes surpris!... Edouard! Edouard! malheureux enfant!...

Et elle tomba évanouie dans le cabinet de mon alcôve.

Cette violente scène fut un éclair qui me grandit à mes propres yeux, et qui me vieillit tout à coup de plusieurs années d'expérience. J'avais compris l'amour avant de le savoir, je voulais débiter convenablement.

—Bonjour, Hector, dis-je avec le sang-froid le plus risiblement étudié, car c'était lui qui venait m'éveiller pour nous rendre au collège. Comment! ajoutai-je, est-ce que nous allons partir tout de suite?...

—A présent même, il le faut, l'heure avance, et nous serons en retenue à la prochaine sortie. Je ne dirai pas même adieu à maman, de peur de nous retarder; ainsi, vois!

—A ta maman? Ah! oui... tu as raison, il ne faut point troubler son sommeil; partons.

Et, promptement habillé, je quittai la maison de Clémence sans pouvoir lui dire adieu, sans savoir même si elle était revenue de son évanouissement.

Arrivé au collège, je recueillis toutes les nouvelles idées, j'étudiai toutes les sensations qui surgissaient en moi pour écrire à celle qui en était la cause, et j'attendis avec une incroyable anxiété le dimanche suivant, qu'un vague pressentiment me faisait entrevoir comme un jour de félicité. Enfin arriva le terme de cette semaine, la plus longue de ma vie, où, en proie au délire d'une imagination avide et ignorante, dévoré d'un secret que je ne voulais point partager, je passai les jours et les nuits essayant de pénétrer un mystère que j'ignorais toujours davantage. Ivre de bonheur, je cours chez Clémence...

Elle était partie pour les eaux.

H. B.

Courrier de la Mode.

Après avoir fait une étude détaillée des modes de Paris, je puis donner non seulement un compte rendu des toilettes portées en ce moment, mais aussi une idée de celles que l'on projette d'arrêter pour l'automne qui nous menace.

Pour le présent, j'ai fort admiré une robe en mohair noir ; le tablier plat était garni de galons noir et or posés de distance en distance, dans toute la hauteur ; sur les hanches, deux paniers allongés et le pouf fait de jolis plis plats superposés tombant droit ; le corsage en mohair était orné de galons posés en bretelles.

Le costume *Parandole* : du satin bleu ciel formait le tablier dont le bas était recouvert de tulle crème brodé au passé et en relief, terminé par un volant de 25 centimètres de hauteur. Ce volant de dentelle voilait un volant plissé de satin bleu ; du foulard fond crème à dessins bleu et or se drapait en écharpe sur le haut du tablier et venait former derrière un relevé très simple ; le corsage en foulard s'ornait devant d'un délicieux corselet en velours bleu, dans lequel venait se perdre une chemisette en tulle brodé ; le corsage était très déhanché et se complétait derrière d'un postillon à plis creux et de manches à coude à revers de velours ornés de dentelle.

Une troisième en voile crème brodé de palmes cachemire, la jupe plissée dans toute sa hauteur, se relevant sur les côtés pour laisser admirer un riche jupon de dentelle ; un relevé pompadour, très court derrière et très bouffant, prend sur les hanches la forme de coquets paniers, dont les côtés sont bordés d'une bande de taffetas glacé cuivre et mousse ; ces paniers sont reliés par un ruban assorti au taffetas ci-dessus qui vient se nouer sur le côté par une coulée de ruban ; corsage en voile orné de taffetas posée en châle à l'encolure ; manches à coude à haut parement ; ceinture très haute fermée par une boucle ancienne.

Pour l'avenir, j'ai vu beaucoup d'échantillons de toutes sortes dont j'ai conservé devant les yeux un étincelant papillotement. On portera énormément de velours uni, ciselé, épinglé, frisé pointillé... Tous ces velours seront ornés de dessins variés et de couleurs de toutes sortes ; beaucoup de peluche pékiné fond satin à bandes de velours de plusieurs nuances ; ainsi, par exemple, sur un fond en satin couleur beige, trois bandes de velours corail, mousse et mordoré ; des lainages chenillés ; de la peluche de deux hauteurs ou de trois hauteurs de toutes nuances, tons foncés pour manteaux que l'on fera très longs, genre Louis XIV. Les toilettes se garniront de guipures de laine de couleur, avec entre-deux assortis ; ces guipures sont ornées de fleurs en relief genre Louis XIII.

Je termine par un délicieux modèle d'une richesse inouïe ; il n'était encore qu'ébauché, mais, tel qu'il était, il m'a semblé réunir toutes les qualités exigées d'élégance et de distinction. Ce costume était court ; au velours uni se mariait du velours brodé ; mais quelle broderie ! de grosses fleurs ornées de feuillages, le tout brodé en relief et au plumetis ; çà et là une pluie de jais qui imitait à s'y méprendre, au moins par leur forme, des racines de corail. Ce jais est taillé à facettes, ce qui produit un effet éblouissant.

L'ANFRELUCHE.

—Dictionnaire d'un penseur fantaisiste :

Accent.—L'accent de la vérité est, de tous, celui qui réussit le mieux. Très usité dans le mensonge.

Affection.—Bonne disposition de l'âme, que paye l'ingratitude.—Mauvaise disposition du corps que le médecin fait payer.

Age.—Le seul secret des femmes.

UN ROMAN CANADIEN.

—UN—

Drame dans le Monde

PAR

M. GEORGES LEMAY.

La haute société de L... se portait en masse il y a quelques années, à une cérémonie qui liait pour toujours l'une de ses jeunes filles les plus distinguées au sort d'un capitaliste puissamment riche.

Ce mariage s'était accompli avec une extrême répugnance de la part de la jeune fille.

Remarquablement belle, jeune, encore pleine de sève et de fraîcheur juvénile, elle eut préféré au spéculateur décrépit, un jeune homme moins opulent, mais qui l'aimât mieux.

Elle croyait aux joies possibles des affections profondes ; elle pensait que deux cœurs pouvaient se rencontrer, battre à l'unisson et oublier ensemble les lassitudes de la vie ! Illusions, lui avait-on dit, qui tomberont une à une au premier souffle, comme à l'automne les feuilles des arbres...

Ses aspirations avaient donc été brutalement brisées ; et, il s'était fait une fois de plus, une de ces unions monstrueuses qui comptaient tant de victimes dans les fastes de l'humanité. La jeune épouse apportait au foyer un cœur dont l'or ne comblerait jamais de vide...

Quelques mois se passèrent, calmes et froids, sans intimité, lourds et monotones, lorsque la fatalité mit sur le chemin de la malheureuse jeune femme, un de ces êtres maudits dont l'enfer semble avoir pétri l'âme pour dresser des embûches à la vertu.

La société qui avait applaudi à une combinaison disparate, avait cependant oublié de préparer le remède au mal que les plis de l'avenir pourraient bien réserver. L'épouse infortunée n'avait pas été habituée aux consolations divines, et cette jeune femme qui en avait vu d'autres faillir au devoir, entra dans une carrière que des ressources purement humaines ne sauraient sauvegarder à elles seules.

Aussi la première occasion dût-elle entraîner une catastrophe.

Le temps des réunions mondaines était arrivé. Les bals des hautes sphères sociales se faisaient avec un éclat inaccoutumé qui avait attiré tout ce que la ville contenait d'étrangers de distinction.

Madame de X... fut lancée dans ces tourbillons de plaisirs étourdissants, où la grâce séduisante de sa personne et les qualités supérieures de son esprit ne manquèrent pas d'attirer l'attention des Lovelaces qui s'empresaient autour d'elle.

Son ingénuité ne vit rien d'anormal dans ce zèle.

Le capitaliste qui ne s'était pas fait millionnaire à poser au Don Juan, ne soupçonna pas que l'on pût aussi audacieusement faire le siège de la probité...

Mais... avec le temps, après une persistance diaboliquement fascinatrice, quelques indices se dressèrent outrageants, pour fouetter la figure du mari dédaigné. Des lettres anonymes l'avertirent que sa femme s'acheminait vers une trahison... Le malheureux époux blessé dans son honneur, fut atterré ; mais il se redressa fièrement. Un souffle de vengeance avait passé sur son âme.

Un soir on lui apporta un télégramme qui le mandait en toute hâte à la Bourse de New-York. Il fit immédiatement ses préparatifs de départ, embrassa sa femme, et sortit sans qu'elle se doutât le

moins du monde de l'agitation qui le bouleversait.

C'était par une nuit de septembre. Il tombait une pluie fine. L'avenue D... était déserte. Les réverbères alignés le long des trottoirs projetaient une pâle lueur.

Quelques piétons attardés fuyaient çà et là... puis un lugubre silence planait sur toute la ville comme à la veille d'un grand coup de tonnerre.

Mais en plongeant le regard jusqu'à l'extrémité sud de la rue, on pouvait distinguer un groupe de trois hommes dont les silhouettes se dessinaient dans l'ombre.

Ils étaient là, immobiles, en faction, les yeux tournés tantôt vers la porte d'un jardin attenant à une résidence de l'avenue, tantôt vers la façade elle-même de cette maison.

Les trois hommes attendirent pendant une heure environ sans qu'il se passât rien d'étrange.

Mais, quelques moments après, une croisée de l'un des étages supérieurs s'ouvrit doucement, puis une lumière en traversa trois fois la largeur, et tout redevint obscur...

Soudain, on put apercevoir le long du jardin, une ombre qui se glissait prudemment, s'arrêtait souvent, épiait les alentours.

Les trois hommes s'étaient penchés en avant et continuaient de regarder avec une fixité plus terrifiante.

Tout à coup un épouvantable craquement se fit entendre et un cri de rage retentit par tout le quartier désert de la ville...

Les trois observateurs se précipitèrent aussitôt...

Un homme venait d'expirer, écrasé par le poids énorme d'une pierre qui avait été placée au-dessus de la porte du jardin...

—Je me livre à la justice, s'écria le capitaliste malheureux qui venait de se faire connaître des deux gendarmes dont il s'était fait accompagner, j'ai fait ce meurtre...

Les portes de sa résidence furent immédiatement enfoncées. On trouva son épouse évanouie sur le plancher.

L'épouvante l'avait presque tuée.

Le lendemain l'histoire de ce lugubre événement était dans toutes les bouches.

Tous les journaux racontaient qu'au moment de son départ pour New-York, le capitaliste avait rencontré sur son passage un de ses domestiques portant une lettre. Il l'avait aussitôt arrachée de ses mains. La missive lui ayant paru suspecte, il en avait rompu le cachet, puis l'avait remise au fidèle commissionnaire avec recommandation de la porter à destination.

Il était allé ensuite à la recherche de deux gendarmes qu'il avait amenés avec lui sans leur indiquer le but de ses démarches. Nous savons de ce qui se passa. Ces fonctionnaires dûrent accomplir leur devoir. Le meurtrier fut conduit en prison et subit son procès quelques jours plus tard.

Les cercles aristocratiques de L..., restèrent un certain temps sous l'effet d'une consternation générale.

Les salons se fermèrent. On ne s'abordait plus qu'en chuchotant. Les rapports étaient devenus plus contraints. Une part de la responsabilité de tous ces crimes, semblait peser sur ce monde frivole qui n'avait pas jugé à propos de compter avec les inclinations d'un cœur aimant, et l'avait violemment arraché à son principe de vie pour l'étouffer dans les froides splendeurs d'un mariage de convenance.

Mais bientôt, ce malaise disparut. Un train de vie plus étourdissant ébranla de nouveau le grand monde, et le drame de l'Avenue D... s'effaça des mémoires...

Comme il arrive presque toujours après de semblables catastrophes, l'épouse malheureuse qui ve-

nait d'être frappée si terriblement, vit une barrière infranchissable de mépris s'élever entre elle et ceux qui naguère n'avait pas assez de flatteries pour l'aveugler.

Les amitiés éphémères qui l'avaient entourée, s'évanouirent comme des fumées.

Nulle consolation ne lui arriva de cette société menteuse et égoïste dont les mirages l'avaient si fatalement éblouie.

Les hommes gardèrent pour d'autres leurs séductions.

A l'horreur du scandale les femmes ajoutèrent le venin de leurs calomnies.

Il n'y a rien là qui étouffe. Le monde est ainsi fait. S'il arrive à une fortune de croquer, à une vertu de chanceler, à une gloire de se ternir, la société s'enivre d'une joie sauvage, et elle assiste à toutes les agonies avec son habituelle grimace aux lèvres.

Madame de X... eut le courage d'implorer la miséricorde de son mari avant de s'ensevelir à jamais dans l'un de ces asiles de sérénité et de prière qui seront toujours le refuge des grandes douleurs...

Son mari eut assez de grandeur d'âme pour pardonner.

Ce fut la dernière fois qu'il la vit avant qu'elle ne disparût pour aller expier au fond des paisibles retraites d'un monastère les égarements d'une vie que le monde a broyée si froidement.

Elle fut accueillie avec toute la mensuétude que Dieu seul peut inspirer aux âmes qui abandonnent le monde pour le mieux servir.

Son séjour n'y fut pas long. Son âme, pure de toute tache s'envola à Dieu sur les ailes du repentir.

On n'entendit presque plus parler de l'infortuné capitaliste qui s'était retiré complètement de la vie publique pour vivre ses derniers jours dans les mélancoliques solitudes de sa pensée.

Son immense fortune fut employée à la fondation d'institutions de charité.

Il vécut quelques années sans jamais parler de ses malheurs.

On évitait de faire allusion devant lui aux incidents qui auraient pu lui rappeler ses heures de deuil.

Mais il était évident que les tortures morales les plus cuisantes ne cessaient de l'accabler.

Chaque fois qu'un équiage étincelant passait devant lui, emportant les clameurs bruyantes d'une nouvelle noce, le vieillard tournait la tête et pleurait.

Il mourut, délaissé de ses amis d'antan, n'emportant dans sa tombe que les regrets sincères de tous ceux dont il avait gagné les cœurs en se faisant bon et en soulageant leur misère.

Tous les mariages de convenance n'ont pas toujours ce dénouement tragique. Mais hélas, combien de douleurs secrètes, combien de scènes orageuses, combien de plaies saignantes ne sont-elles pas cachées par ces deux êtres misérablement rivés l'un à l'autre dont une suggestion toute brutale a déterminé l'union !

Le monde songe-t-il parfois à l'odieuse de ce trafic, qui consiste à exploiter des jeunes filles pures, chastes, naturellement aimantes, éprouvant un immense besoin d'affection, pour les livrer au grossier sensualisme d'un homme riche qui moyennant sa fortune, a déjà laissé un peu partout sur le chemin de sa vie des lambeaux d'une jeunesse déflorée ?

Un homme se rencontre, pouvant disposer de ressources matérielles puissantes ; il se met à la recherche d'une de ces sensitives parfumées que l'affection maternelle éloigne toujours soigneusement des souffles empoisonnés ; il a trouvé sa proie ; des négociations s'entament ; ce roi de la Bourse est agréé—et le mariage est conclu. D'un côté, une fortune ; de l'autre, un de ces êtres que l'on dirait tombés du ciel, tant il y a de l'ange dans

leur nature ! Où est l'équilibre ? Les millions valent-ils une parcelle du cœur ?...

Voilà des mains remplies, mais un cœur qui reste béant ! La femme a besoin d'aimer... Est-elle justifiable de forfaire à ses devoirs ? Non ! mais, après tout, si elle tombe, est-elle seule coupable ?...

“ Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leur mains épuisées
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber et fange après sa chute ! ”

Laissons à l'amour sa liberté d'expansion et disons encore avec le poète :

“ La faute en est à nous ; à toi, riche ! à ton or !
Cette fange d'ailleurs contient l'eau pure encor.
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière,
Et redevienne perle en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour ! ”

FIN.

FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE.

Histoire d'un Trésor.

LA FUGITIVE.

XXXV

Il écrivit ce qui suit :

“ Mme la marquise de Vaudricourt ayant mis un obstacle absolu aux projets formés, j'ai le profond chagrin de n'y pouvoir donner aucune suite et vous prie d'offrir à Mlle Madeleine mes tristes adieux et des regrets qui ne s'éteindront pas.”

Quand Torancy reçut cette lettre, il n'eut pas un moment d'hésitation. Son devoir ici se trouvait tout dicté. Il comprit qu'il fallait trancher dans le vif, au risque d'être cruel. L'énergie serait efficace.

“ Tiens, Madeleine, dit-il, voilà notre congé. Nous partirons ce soir pour aller embrasser, à Salvigny, tous les vieux amis qui nous oublient depuis cinq ans.”

Il sortit et la laissa devant cette glaciale réalité, qui détruisait à jamais ses espérances et le fragile château de cartes de sa félicité future. Elle s'enferma chez elle, et se mit à contempler avec un morne désespoir la demeure de l'ingrat qui avait pris sa vie et rongé aussi leurs liens comme une chaîne vulgaire et indigne. Elle était anéantie. Il y a de ces douleurs contre lesquelles on ne lutte pas. Elle descendait le courant de ses pensées pleines de trouble, sans chercher à le remonter. Elle ne savait à quel mobile attacher en elle-même ce qui lui restait de force morale. C'était par une humide et sombre journée de novembre. La pluie rayait le ciel, et Madeleine, le corps saisi de l'air lourd et malsain, l'âme envahie par une torpeur qu'elle ne combattait pas, cherchait à se persuader que tout cela n'était pas et qu'elle se trouvait en butte à de fatales illusions.

Quand tout fut prêt, quand la diligence s'arrêta devant leur porte, elle se leva, et, appuyant ses deux mains sur son cœur défaillant, puis sur ses lèvres, elle jeta, comme adieu à tous ses bonheurs, à celui qui les lui avait montrés et ravis, un long baiser, le souviens-toi d'une âme qui s'engloutit.

Puis elle descendit au-devant de son père, et s'installa dans un coin du coupé avec un soupir doux et navré.

Le jour tombait. On traversa rapidement Paris, et, le lendemain matin, on courait déjà vers Fontainebleau. A son immobilité, on eût dit que Madeleine dormait. Torancy souleva doucement le capuchon qui abritait la tête de son cher trésor. A travers ces cils abaissés roulaient des larmes continues, dont la rosée douloureuse avait, pendant toute cette nuit, mouillé ses vêtements sans qu'elle y prit garde. Le malheureux père l'embrassa. Alors elle pencha la tête sur l'épaule du capitaine, et resta ainsi, songeant en silence et souffrant.

En apprenant le départ de Madeleine, Roland soupira en homme débarrassé d'un pesant fardeau. Rolly, le visage collé à la vitre, regardait les arbres battus par la pluie sans les voir, et son esprit volait par les chemins, poursuivant le profil délicat de la voyageuse. Lui aussi se laissait aller au gré de la noire mélancolie.

XXXVI

A Salvigny, Madeleine se retrouva en pleins champs, respirant à larges poumons l'air dont la saveur lui rappelait son enfance. Comme révoltif puissant à la maladie qui le minait, elle puisa à toutes les sources pures de ses souvenirs. Elle s'étonna de retrouver si fraîches les plus fugitives impressions de ses premières années. Ces joies candides si merveilleuses passaient en elle et chassaient l'amertume. Une odeur de ce terroir bien connu lui apportait une pensée d'autrefois. Un buisson d'églantine ou de houx, malgré ses feuilles jaunies et ses ronces dénudées, évoquait à ses yeux tout un essaim de songes, qu'assise à leur ombre elle avait rêvés.

Volontiers elle eût frémi, et volontiers pleuré à ses contes de la veillée faits par les pasteurs sous la haute cheminée, autour d'un feu de sarments. Naguère, elle ouvrait ses grands yeux ébahis à tous les récits de sorcières et de goules. Elle cherchait les effrois d'alors et le mystérieux attrait qu'ils avaient. Pendant son absence, les objets avaient revêtu dans son esprit une teinte poétique, et maintenant qu'elle les revoyait, elle ne pouvait s'empêcher de leur appliquer cette poésie, fille de sa vie monotone et contemplative à Senlis.

L'hiver avait amené son cortège de nuées basses et ternes. Les cheminées ne laissaient échapper que leurs légères vrilles de fumée, et se fermaient aux bises pénétrantes qui glaçant, à cette époque plus que les sèches gelées de décembre. Les émigrations de cygnes et d'oies sauvages passaient sur les campagnes, avec ces cris désolés et lugubres qui tombent du ciel et annoncent les frimas. Par intervalles, une pluie fine et pour ainsi dire aiguë pénétrait partout et clapotait contre les vitres, chassée par d'aigres rafales. Le toit de chaume, garni de passequille, de giroflées et de ravenelles, laissait pendre les tiges desséchées de sa parure au milieu des mousses à demi fanées découvrant dans sa nudité misérable ce manteau, des métairies délabrées.

La tristesse de Madeleine s'harmonisait avec celle de la nature. Elle avait repris avec son père le cours de leurs longues promenades. Armée de fortes chaussures, elle courait les champs et les vignes en vraie paysane, allant à deux et trois lieues dans les villages voisins revoir ses vieux amis, qui s'extasiaient sur sa beauté en pleine floraison, sur sa bonne grâce et sur cette rustique franchise qu'elle avait conservée malgré la ville. De retour à Salvigny, harassée, la lassitude de son corps et le besoin de sommeil faisait trêve à son souvenir, et quelquefois ces jours-là elle souriait d'assez bon cœur. Torancy, malgré ses inquiétudes, se reprenait à espérer de la guérir ; mais le pauvre père ne s'y trompait pas.

Il la voyait malade et comptait une à une ces luttes intérieures que l'énergique enfant se livrait dans le secret d'elle-même, appelant à son aide,

pour mâter son chagrin, ce dur auxiliaire, la fatigue du corps. Depuis un mois déjà, les yeux battus et languissants, la bouche sérieuse de Madeleine, quelquefois la trace de larmes à peine séchées, disaient chaque matin les luttes de la nuit. Le temps n'apportait aucun remède. Elle était douce et caressante pour son vieux guerrier. Elle allait s'asseoir sur ses genoux, lui passait autour du cou les deux bras, et demeurait ainsi des heures à contempler les lueurs changeantes du feu.

Les villageois eux-mêmes s'aperçurent bientôt de cette maladie morale qui la rongait. Madeleine avait parfois des distractions étranges, et, quand elle riait, son rire devenait quelque chose de nerveux et de triste. Un jour on lui apporta un petit rosier couvert de roses thé. Elle pâlit beaucoup et fondit en larmes. Une autre fois, une jeune fille qu'elle avait aimée pendant son enfance se maria. Le matin de ses noces, elle vint trouver Madeleine et la pria de l'aider à s'habiller. Madeleine s'y mit de tout son cœur. Elle défit la jupe de la paysanne, la refit de ses mains, et, peu satisfaite encore de son ouvrage, elle la jeta de côté et revêtit la mariée d'une robe blanche garnie de dentelles qui lui appartenait. Comme celle-ci ne voulait pas accepter ce riche cadeau :

« Laisse, lui dit Madeleine, cela te va bien. Moi, je ne sais pourquoi je déteste cette couleur et tu me rends service en me débarrassant de ma robe. »

Elle lui natta les cheveux, la coiffa de fleurs d'oranger, la fit belle au point qu'on ne la reconnaissait plus et qu'on faillit crier au miracle. Tout cela avec une impatience et une gaieté fébriles.

Quand elle eut mis la dernière main à cette toilette d'épousée, elle contempla quelques instants son amie, les yeux brillants, les pommettes des joues rouges. Puis elle se sauva dans sa chambre et y resta insensible à toutes les prières de ses anciennes compagnes qui voulaient l'entraîner à la fête. Elle garda tout le jour un air sombre qui frappa Torancy.

« Nous irons en Italie, Madeleine, lui dit-il ; nous partirons dès que tu seras prête. Il faut tâcher de l'emporter sur ton chagrin ; car, ma pauvre enfant, c'est ton père qui souffre le plus quand il te voit ainsi. »

La voix de Torancy était altérée en disant ces mots.

« Ne pourrions-nous plutôt retourner à Senlis ? » demanda Madeleine de son ton tranquille sans paraître remarquer l'émotion qui agitait le vieillard.

Ce mot coupa court à toute incertitude. Le mal avait des racines profondes.

« Nous vendrons ma chère maison de Senlis, répondit Torancy. Nous ne reverrons jamais ce paradis qui nous a vus si heureux, où je croyais mourir, mais où tu ne peux vivre. Tu lui as dit pour toujours adieu et ce n'est plus désormais pour nous qu'un souvenir. Mon parti est pris et je serai ferme contre toi et contre moi-même. »

Il se leva. Madeleine ne répliqua rien. Le soir de ce même jour, elle embrassa son père plus vivement que de coutume. Au moment de sortir de la chambre où il était, elle revint à lui et se jeta à son cou avec une effusion inattendue. Le pauvre homme crut qu'elle le remerciait de l'avoir sauvé.

Retirée chez elle, au lieu de se mettre au lit, Madeleine revêtit d'une robe noire, fit un léger paquet des choses qui lui étaient nécessaires ; puis elle se mit à genoux, pleurant à grosses larmes, priant Dieu de la secourir et la Vierge de lui pardonner. Vers onze heures, elle se glissa dehors et s'éloigna en courant sans regarder derrière elle, tant elle craignait que ce passé, qui tient au cœur par mille fibres, ne la rappelât en arrière, ne la retînt, ne l'enchaînât.

Le sacrifice était consommé.

Elle s'en alla par les chemins trempés de pluie seule, perdue désormais au monde, sans savoir ce qui adviendrait en sa vie, si ce n'est qu'elle allait

revoir Roland. Quand elle fut à deux lieues de Salvigny, elle s'assied sur le bord de la route et attendit la diligence de Paris qui devait passer là vers trois heures du matin.

Qui peut dire le tumulte de pensées qui se heurtèrent dans cette tête en travail, d'où la raison, vaincue par l'amour, était exilée ? La pauvre fille, poussée par une indomptable passion, s'en allait à la dérive. Le silence régnait autour d'elle. Le vent de la nuit balayait les feuilles sèches qui s'attachaient à sa robe. La pluie la pénétrait lentement ; ses dents claquaient de froid, ses joues étaient violettes ; les boucles de ses cheveux descendaient sur ses épaules. Elle ne sentait rien et continuait de sangloter.

Que sont les orages de la terre, quand ces tempêtes sévissent dans les âmes mal gardées ou trop faibles. Quels désordres, quels chagrins, lorsque la force morale n'est point assise dans le roc ! De pareils sentiments détruisent tous les autres, et sont assez semblables à ces raz de marée qui dévastent les îles et ne laissent après eux rien qui soit debout.

Pour Madeleine, elle avait dix-sept ans ; son avril était plein de fleurs et de frondaisons odorantes. La vie lui souriait hier et demain devait être semblable à la veille. Aujourd'hui, c'était une pauvre fille désolée, errante par la nuit et par les chemins, ayant perdu la raison qui guide, l'amitié qui console, et marchant vers ce qui l'attire et la fascine, y marchant sur le cœur de Torancy avec une cruauté qui serait féroce si elle ne signorait elle-même, si Madeleine n'avait les yeux aveuglés.

XXXVII

La diligence s'arrêta devant elle et rompit le fil de ses tristes contemplations. Elle y monta à demi morte de froid et mouillée jusqu'aux os. A Paris, elle descendit dans un petit hôtel du faubourg Montmartre, qu'une voyageuse lui indiqua. Elle n'avait d'ailleurs aucune notion de la vie dans cette grande ville ; et n'ayant pas songé à de choses plus importantes, elle n'avait eu garde de s'attacher à ces détails. Elle fuyait l'éloignement et s'en allait où l'attirait son cœur. Les difficultés de l'existence réelle vinrent brutalement se jeter à travers ses songes. L'hôtesse lui demanda son passe-part et se renseigna sur elle. Madeleine répondit qu'elle n'avait pas de papiers et qu'elle désirait ne pas se nommer. On insista, elle se prit à pleurer et garda le silence. On parla de ne la point recevoir jusqu'à ce qu'elle eût satisfait aux règlements. Alors, elle se jeta aux genoux de cette femme.

« Grâce ! s'écria-t-elle ; grâce, madame ? Ne me renvoyez pas. Je ne sais rien de Paris ni de tout cela. Je vais tout vous dire ! Mais, au nom du bon Dieu, ne me mettez point dans la rue. Vous avez peut-être une fille, voudriez-vous qu'elle fût dehors, sans asile, sans famille, et sans protecteurs ? Si ma détresse ne vous émeut pas, qui donc touchera-t-elle parmi tous les indifférents ? Je ne puis pourtant pas rester sur le pavé. Madame, je me suis enfuie de chez mon père ; je suis une honnête fille, pourtant, je vous le jure ; mais il y a de si dures choses, dans la vie ! Ne me perdez pas ; ne me chassez pas, madame ? Où voulez-vous donc que j'aille ? Que vous dirais-je de plus pour vous attendrir ? s'il faut que je sorte d'ici, je m'asseoirai sur le seuil, car je me sens lasse et malade et j'attendrai qu'on ait pitié de moi ! »

Puis elle s'évanouit. La bonne hôtesse, qui pleurait à chaudes larmes, le releva, le coucha de son mieux, et, grâce à ses soins, à son empressement, à sa bonté compatissante, la pauvre fille se sentit mieux le soir et s'endormit d'un sommeil assez tranquille. Quand elle se réveilla, dans cette chambre aux meubles dépareillés et sordides ; quand elle entendit le bruit continu des voitures,

les cris des marchands, les pas affairés de la foule, elle se crut le jouet d'une illusion. Ce ne fut que peu à peu qu'elle cernât sa position nouvelle.

Ainsi, elle avait quitté pour toujours son père. Que faisait-il à cette heure ? Il la cherchait sans doute, et dans quel désespoir ! Qu'allait-elle devenir ? Pourquoi avait-elle fui ? Ainsi, c'était bien cette fière Madeleine qui, oubliant son sexe, s'en allait au-devant de l'homme qui l'avait dédaigné. Elle allait le supplier de l'aimer. Saisie de remords, elle s'élança de son lit pour courir chercher son pardon aux pieds de Torancy. Elle revêtit précipitamment sa robe, terrifiée d'avoir entrevu l'abîme au bord duquel sa folie l'avait conduite. Hélas ! au seuil de la porte, l'image enchanteresse se dressa ; le spectre de l'absence et de ses maux sans nombre entra dans son cœur, et la malheureuse succomba de nouveau. Elle s'assit, encore suspendue entre le passé de vertu, de fier courage, et l'avenir de faiblesse, et d'amour. Hélas ! ce fut son naufrage qui fut décidé.

« Mon ami, écrivit-elle à Roland, je suis à Paris, chez une de mes amies, ayant quitté pour vous mon père et mon honneur. Je vous aimais et je ne suis pas de celles qui font à demi le sacrifice d'elles-mêmes. Peut-être, c'est le seul espoir qui me reste, la générosité de mon cœur tentera-t-elle la vôtre. »

« Venez, Roland, venez en hâte. Je suis seule ici sans ressources, sans papiers, sans nom même, que celui que vous aimez. J'ai quitté jusqu'au nom de mon père, et je ne suis plus qu'une fugitive à la recherche de votre amour. »

MADELEINE.

Decisions Judiciaires concernant les Journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve " prima facie " d'intention de fraude.

Medaille de Bronze 1883 Medaille d'Argent 1881

Medaille de Bronze 1880 Medaille de Bronze 1882

DIPLOME 1880

Medaille de Bronze 1881 Medaille d'Argent 1882

MEDAILLE D'ARGENT 1882

ETABLI EN 1852

LORGE & CIE,

PREMIER PRIX

Chapeliers Parisiens

21, RUE ST-LAUREN, 21

MONTREAL.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH.

CADIEUX & DEROME

1603, Rue Notre-Dame, Montreal.

TAPISSERIES ! TAPISSERIES !

DE TOUS LES GENRES ET DE TOUS LES GOÛTS,

Depuis 5 cents à \$2.50 la pièce.

Patrons des plus Nouveaux !

TAPISSERIES POUR APPARTEMENTS,
POUR PLAFONDS,
BORDURES, DECORATIONS, ETC.

Voici de nouveau le printemps, la saison où tout change, tout se transforme, tout prend une toilette nouvelle, depuis la nature, qui abandonne son manteau glacé pour se parer d'une robe verte éclatante, jusqu'à l'homme qui quitte son *capot* de fourrure, jusqu'aux maisons que l'on crépit, que l'on blanchit, que l'on peint, que l'on décore, que l'on tapisse. La tapisserie, c'est là la toilette d'une maison, et, chacun le sait, pour avoir une jolie toilette, il ne suffit pas de dépenser beaucoup d'argent. Une personne de goût peut être mieux vêtue avec un peu d'argent qu'une autre habillée luxueusement, mais avec mauvais goût. Il en est de même des maisons : prenez votre tapisserie parmi les patrons nombreux et bien choisis, votre demeure aura bien meilleur air.

Examinez ceux de la librairie CADIEUX & DEROME, rue Notre-Dame, vous y trouverez des modèles de toutes espèces, et à la portée de toutes les bourses.

ON ENVOIE DES ECHANTILLONS SUR DEMANDE.

CRYSTAL PALACE OPERA HOUSE

CARRÉ DOMINION, EN FACE DE L'HOTEL WINDSOR

ROLAND G. I. BARNETT, Locataire et Gerant

COMMENÇANT MERCREDI, 6 AOUT

"IOLANTHE"

PRIX POPULAIRES : 50, 35, 25 et 15c. LOGES : \$5.00 et \$6.00.

Plumes Teintes en Noir
BRILLANT.**WILLIAM SNOW**

FABRICANT DE

PLUMES d'AUTRUCHES

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.

Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes
Couleurs.**"L'ART ET LA MODE"**

JOURNAL ILLUSTRÉ

Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et
convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'Abonnement : \$12 par An

Frais de poste non compris.

S'adresser : RUE HALEVY, No. 8
En face de l'Opéra, à Paris.**JEUNES GENS ! LISEZ !****LA VOLTAIC BELT CO.**

(COMPAGNIE DE LA CEINTURE VOLTAÏQUE)

de Marshall, Mich., offre d'envoyer leur CÉLÈBRE CEINTURE ELECTRO-VOLTAÏQUE et autres INSTRUMENTS ELECTRIQUES à l'essai, pendant 30 jours aux Messieurs (jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, perte d'énergie ou autres indispositions semblables. Aussi pour rhumatisme, névralgie, paralysie, et beaucoup d'autres maladies. La restauration complète de la santé et de l'énergie sont garantis. On ne court aucuns risques, attendu qu'un essai de trente jours est accordé. Des pamphlets illustrés sont envoyés gratuitement à toutes personnes écrivant à la compagnie.

"L'ALBUM MUSICAL"Recueil de Musique et de Littérature
Musical

Paraît tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, musique d'orgue et piano, romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs.

PRIX D'ABONNEMENT : \$3.00.

Un néméro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centins.

A. FILIATRAULT & CIE.,
Editeurs-Propriétaires,
25, Rue Saint-Gabriel, Montreal.
Boîte 325, P.O.**PÂTE
CHEVALLIER**Pâte de Gomme d'Épinette rouge du
Docteur Chevallier.Enregistrée à Ottawa et à Washington.
Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.**25 cents la boîte.**LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop ; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.

La boîte 25c. Demandez par la poste.

**GOUDRON
DE NORVÈGE**

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon.LAVIOLETTE & NELSON,
Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux ; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite ; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

**Le Baume de Jeunesse
DES DAMES**

Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

Flacon d'Essai seulement 25 cts.

A VENDRE.

10,000,000

De Pieds de Bois de SciageDe toutes épaisseurs, largeurs et
qualités, préparé ou brut.

— AUSSI —

Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois
de Charpente, en Pin et en
Épinette.A. HURTEAU & FRERE,
Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,
MONTREAL.LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens,
1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.**CORYZINE**

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
Enregistrée à Ottawa.

PRIX 25 CENTS LA BOÎTE.
LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

LA POUDRE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.

**PRESCRIPTION DU
DR. NELSON**

LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS.
Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.

AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba

112 RUE ST. ERS.-XAVIER.

Boîte B. P., 310.

Fréchon, Lefebvre & Cie.

245 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

BRONZES ET ORNEMENTS
D'EGLISESChasublerie, Vases Sacrés, Soieries,
Vins de Messe, Huile d'Olive,
Cierges, etc.Balance d'un Stock de Banqueroute
à grande réduction.MAGNIFIQUES CHROMOS DE LA MORT
DE ST. JOSEPH.**CREVEN COTTON CO.**

BRANTFORD, ONT.

Cotons à Draps,
Sheeting Ecrus.

AGENT : S. DAVISON

16 Colborne Street, Toronto.

J. C. DANSEREAU,
Editeur-Propriétaire.